

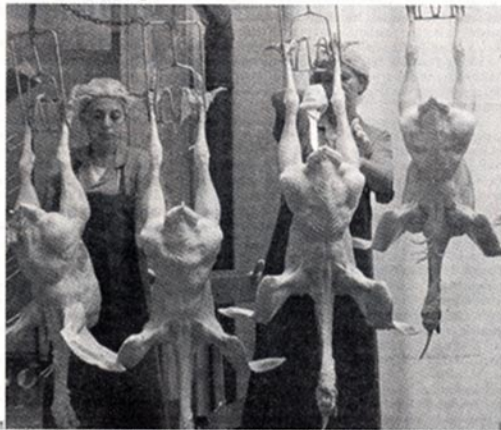
# L'exigence de cinéma de Ruth Mader

PAR ICI  
LES SORTIES

Réaliste. Avec son premier long métrage, *Struggle*, la cinéaste brosse un tableau sans illusions de la lutte pour l'existence économique mais aussi émotionnelle dans l'Autriche contemporaine.

**Struggle**, de Ruth Mader, Autriche, 1 h 14.

Avec *Struggle*, Ruth Mader réalise son premier long métrage. Elle a depuis ses débuts, il y a une dizaine d'années, tourné cinq courts métrages primés dans différents festivals. *Struggle* est un film qui met en scène la lutte pour la vie, ou plutôt la survie, économique ou émotionnelle. Comme en exergue, la première scène se déroule dans un asile psychiatrique. Une vieille dame indigne balance son verre à la figure de son médecin. Tout est là, dans ce premier geste, de la vigilance de la réalisatrice à se tenir sur le fil de son propos en ne versant pas plus dans le compassionnel que dans la rébellion.



Ruth Mader: « Je ne peux pas donner la vision d'un monde heureux parce qu'il ne l'est pas. »

cinquante, c'est d'abord la littérature puis le cinéma qui s'en sont chargés. Un cinéma joyeux, enthousiaste, qui célébrait les montagnes et le grand air en toute schizophrénie. C'était une anesthésie totale, et la vérité a mis du temps à percer. Un véritable conflit est né entre ceux qui voulaient la dissimuler sous un certain romantisme kitsch et une autre partie de la société, en lutte radicale. À quoi il faut ajouter les manifestations de la bourgeoisie qui, en Autriche, réagit avec une grande violence émotionnelle lorsqu'elle se sent attaquée.

**Diriez-vous que votre film est pessimiste ?**

Ruth Mader. Non. Je ne peux pas donner la vision d'un monde heureux parce qu'il ne l'est pas, mais je donne une chance à mes personnages et donc aux spectateurs. Une chance ou un espoir qu'il soit possible de trouver l'essence de la vie. On passe dans le film du champ économique à celui de la vie privée. Ces deux aspects dialoguent et on peut aborder,

**Votre récit s'inscrit dans un environnement extrêmement asphyxiant. Est-ce spécifique à la société autrichienne ?**

Ruth Mader. Je crois que c'est commun à tous les pays riches, avec des nuances qui ne jouent pas sur le fond. Il est vrai que la société autrichienne est particulièrement étouffante. C'est en partie lié à son histoire, mais pas seulement. Il existe un problème d'identité. L'architecture de l'Empire est là, écrasante, pourtant cet empire n'est plus. L'Autriche est un petit pays comme amputé de sa puissance. C'est vrai aussi au plan intellectuel. Les nazis ont chassé ou tué les intellectuels. Pour l'essentiel, les gens qui sont restés sont ceux qui se sont adaptés. Fin de l'empire multiculturel avec la Première Guerre mondiale. Fin de la richesse de la vie intellectuelle avec la seconde. Il fallait trouver une nouvelle identité et, dans les années

n'est pas naturaliste. Elle est plutôt constituée d'un mélange de réalisme et de stylisation. Les lieux de travail sont réels. Les ouvriers sont de vrais ouvriers. Mais tout était préétabli en amont, il n'y a pas d'improvisation. Après, tout procède des choix que j'ai opérés en posant ma caméra. J'utilise les méthodes du documentaire et celles de la fiction.

**Ces bouleversements des frontières et des codes sont communs à une nouvelle génération de réalisateurs et producteurs en Autriche, dont vous faites partie, ainsi que Gabriele Kranzelbinder dont la société *Amour fou* a produit votre film. Qu'est-ce qui vous réunit ?**

Ruth Mader. D'abord le respect pour le travail de chacun. Ensuite, nous nous moquons complètement des lois du marché, de ce qui est censé « marcher » ou pas. L'important, c'est le cinéma que nous avons envie de faire. Je suis particulièrement proche de Barbara Albert et Jessica Hausner (respectivement réalisatrices de *Free Radicals* et de *Lovely Rita* et *Hotel - NDLR*). Nous échangeons en permanence : discussions autour des sujets de cinéma ou du cinéma en lui-même, réécritures de scénarios, conseils de montage et appels au secours quand on perd pied. Nous ne sommes pas dans le désir de plaire mais nous sommes prêts à nous confronter à la douleur. Nous nous connaissons très bien et on peut dire que nous formons une sorte de groupe. Ce qui nous relie profondément, c'est l'exigence de ce que nous appelons cinéma.

**Entretien réalisé par Dominique Widemann**

Remerciements à Gabriele Kranzelbinder pour son aide à la traduction.

## BOBIGNY

### Résonances au Magic Cinéma

Les 4<sup>es</sup> Rencontres du cinéma citoyen s'ouvrent ce soir au Magic Cinéma. La manifestation « Résonances, rencontres du cinéma citoyen » est le fruit d'une coproduction avec la ville de Bobigny, le conseil général de Seine-Saint-Denis et d'un partenariat avec l'association Périphérie. Plusieurs films seront présentés en avant-première : *Le Thé d'Amia*, de Said Ould-Khelifa. Après, documentaire de Denis Gheerbrant, ou encore *la Blessure*, de Nicolas Klotz. Bruno Muel, réalisateur, chef opérateur, producteur et homme d'engagement, est l'invité spécial de ces rencontres. La journée de samedi lui sera particulièrement consacrée. Un ensemble de films va, durant sept jours, parler de la réalité sociale avec toutes les contradictions et la diversité de l'art et du réel. Notre journal est

partenaire de cette initiative. Les Amis de l'Humanité prairont la soirée de vendredi. Au programme, dès 20 h 30 : *Un monde moderne*, de Sabrina Malek et Arnaud Soulier, en avant-première, et un reportage *1<sup>er</sup> Mai à Saint-Nazaire*, tourné par Marcel Trillat, en 1967, pour *Cinq Colonnes à la une* et jamais diffusé à la télévision. La projection sera suivie d'un débat avec les cinéastes et des syndicalistes. Les Amis de l'Humanité se verront offrir une place gratuite pour chaque place achetée à 3 euros.

Magic Cinéma, Centre commercial Bobigny, 2, rue du Chemin-Vert, 93000 Bobigny. Tram, bus ou métro : Bobigny-Pablo-Picasso. Tél. : 01 41 60 12 33.

**Aaltra**, de Benoît Delépine et Gustave Kervern. Bête et méchant. Une bonne surprise due à deux membres de l'équipe de *Groland*, l'émission de Canal Plus. Au lieu de décliner leurs gags télévisuels de mauvais goût, Delépine et Kervern, acteurs réalisateurs de ce road movie en noir et blanc contrasté, aux scènes plutôt lentes et graphiques, jorgnent ouvertement vers l'humour poétique du Finlandais Aki Kaurismäki. Cela n'empêche pas la drôlerie vacharde d'être au rendez-vous dans cette comédie décalée, où les comères incarnent deux handicapés odieux et profiteurs, qui sèment le désordre sur leur passage.

**Gang de requins**, d'Eric Bergeron et Vicky Jensen. Poissons violents. Comme souvent, Dreamworks contre-attaque son concurrent Walt Disney avec un dessin animé similaire. Mais *Gang de requins* n'est pas une copie conforme du *Monde de Nemo*. C'est une vision très « dessalée » de l'univers sous-marin, ambiance urbaine et hip-hop, rappers contre gangsters, où l'on pousse l'anthropomorphisme jusqu'à donner aux poissons les traits des acteurs qui leur prêtent leurs voix (en VO évidemment). Bref, ça frétille à donf !

**Basse-Normandie**, de Patricia Mazuy et Simon Reggiani. Chers mes amis. Documentaire fiction sur la vie d'un couple d'artistes, Simon Reggiani, acteur, saltimbanque, et sa compagne, la cinéaste Patricia Mazuy. Se mettant en scène dans leur cadre quotidien, ils racontent les préparatifs et les répétitions d'un spectacle d'après Dostoïevski, que Simon jouera à cheval au Salon de l'agriculture. Beau travail.

**My Architect**, de Nathaniel Kahn. Archi père. La vie et l'œuvre de Louis Kahn (1901-1974), grand architecte américain et homme volage, vu par son fils Nathaniel. Radiographie détaillée de cet audacieux constructeur, pionnier du béton brut, qui alliait travail et plaisir, semant les rejets sur son parcours. Édifiant.

**Par-devant notaire**, de Marc-Antoine Roudil et Sophie Bruneau. Marchandages. Quelque part en Auvergne, une étude de notaire. Une splendide petite comédie humaine se joue dans ce simple huis clos, où les paysans parlent aux paysans, appliquant le principe du maquignonnage à la vente et à l'achat des terres. Goûteux.

Vincent Ostria